

TOUS LES LOINTAINS SONT BLEUS

DANIEL DE ROULET

TOUS LES LOINTAINS
SONT BLEUS

chroniques

PHÉBUS

© 2015 by Daniel de Roulet.

© Libella, Paris, 2015.

I.S.B.N. : 978-2-7529-0978-7

PROLOGUE

Quand je voyage, à pied ou en avion, j'ai besoin de me raconter une histoire. Celle des gens que je rencontre, celle des lieux, ou celle qui me proposera un sens au-delà du simple déplacement. Je consigne mes voyages par écrit, comme un album de souvenirs, pour m'assurer contre l'oubli.

J'ai rassemblé ici quelques-unes de ces chroniques, la première date de 1975, j'avais trente ans. Quelques-unes sont des lettres dont j'ai gardé copie. Parfois il a fallu les abrégéer pour ne pas importuner le lecteur par des considérations inutiles. J'ai choisi l'ordre de la chronologie qui montre aussi comment, avec les années, le mode de voyage a changé : on a déjà tout vu en virtuel avant de voir les choses pour de bon. Que reste-t-il à raconter ?

Le titre est une phrase des carnets de Léonard de Vinci contemplant les collines toscanes s'estompant dans les bleus.

ANATOLIE, ÉTÉ 1975

Elle insiste pour voir la chambre avant que nous la prenions. Avec mes quelques mots de la langue du pays, j'explique au patron de l'hôtel que nous voudrions d'abord la visiter. La douche est à l'étage, les W.-C. au fond du couloir. On s'y torche de la main gauche, grâce à un petit robinet à même le sol. La chambre comporte un double lit à sommier métallique. Draps propres, bien que troués. Les volets sont fermés, la fenêtre a gardé tous ses carreaux de sorte que nous pourrions nous abriter du froid de la nuit. Sur ce plateau à mille huit cents mètres d'altitude, après minuit, les cailloux gèlent.

Malgré l'absence de serrure, elle décide que nous pouvons nous installer. Je négocie le prix, une affaire entre hommes. Nous déballons nos sacs à dos, elle me dit :

- Pour la nuit, on poussera le lit contre la porte.
- Tu n'as pas confiance ?
- Je trouve que ça fait bandit de grand chemin.
- Tu aurais préféré l'autre hôtel ?

– Non, les cafards, ça me dégoûte.

La ville est un passage de frontière très fréquenté entre l’Iran et la Turquie. D’énormes camions chargés à ras bord laissent derrière eux un nuage de poussière d’où émergent des femmes emballées dans de gros sacs de jute. On ne distingue d’elles qu’un œil et la main qui retient le sac. Pas étonnant que les hommes regardent mon amie d’une drôle de manière. Elle porte pourtant une jupe jusqu’aux chevilles et un foulard bas sur le front, sa chemise est boutonnée jusqu’au cou.

– Tu as vu comme le type me dévisageait ?

– Parlons d’autre chose.

Je dis cela sans conviction, ce sujet revient entre nous plusieurs fois par jour. Elle trouve ces regards insupportables. Dans les bus qui nous mènent d’une ville à l’autre, elle ne peut jamais s’asseoir autrement qu’à la place des femmes, c’est-à-dire le long de la fenêtre, protégée par moi. Devant elle, se trouve en général une autre femme gardée par un homme. Celle-ci cache complètement son visage, s’appuie sur le siège avant, se met à vomir dès le premier virage. Le garçon qui aide le chauffeur change de temps en temps le sachet de plastique transparent rempli de vomis, puis distribue sur les mains des passagers quelques gouttes d’eau de Cologne. Jamais une femme ne m’adresse directement la parole, jamais ne nous sert, ni au restaurant ni à l’hôtel. Je m’y suis habitué, mais entre elle et moi ça crée un rapport bizarre. Quand elle doit se laver ou aller aux toilettes, il faut l’accompagner, attendre derrière la porte. Une femme non protégée serait ici considérée comme un appât, voire une monnaie d’échange sur la route des camionneurs. Elle insiste :

– Accompagne-moi aux toilettes.

Tandis que je veille sur elle au fond du couloir, il me semble voir une porte s'entrebâiller juste à côté de celle de notre chambre. Puis plus rien, une illusion peut-être. Les clients de l'hôtel sont des commerçants qui mangent seuls. Les camionneurs de passage dorment dans la cabine de leur véhicule pour ne pas exposer leur cargaison aux pilleurs nocturnes. Pas de touristes. Parfois s'arrêtent ici des scientifiques venus étudier les traces du déluge sur les flancs d'une montagne sacrée, le mont Ararat.

Elle est sûrement la seule femme à passer la nuit dans cet hôtel. Les portes entrouvertes sur son passage trahissent les fantasmes nocturnes des clients. Quand nous regagnons la chambre, j'ai de nouveau l'impression de mouvements imperceptibles, de portes entrebâillées.

Au marché ce matin-là, nous avons constaté une surprenante abondance, une variété de marchandises. À se demander quelle richesse se cache dans cette ville de quarante mille habitants. S'il fallait en juger par les étalages, la ville ne serait habitée que par des princes dont les jardins sont ornés de fontaines de marbre par centaines. Les manteaux de fourrure, suspendus en interminables rangées, qui les porte ? Et ces pierres précieuses, ces bracelets d'or massif ? Quelles résidences s'offriront tant de tapis noués serrés ? Seule explication plausible à tant de biens : la contrebande.

Quand elle a voulu négocier une étoffe tissée de fils d'or, le marchand en a fixé un tel prix qu'il semblait évident qu'il ne tenait pas à la vendre. De même pour un petit tapis de prière que j'aurais volontiers emporté.

Le vendeur voulait me persuader d'en acheter un lot de trente. Peut-être que cet hôtel où les portes s'entrebâillent sert de repaire aux contrebandiers qui négocient leurs services et les stocks du marché.

En passant devant la dernière porte avant la nôtre, j'entends distinctement un « psst » qui veut attirer notre attention. Je me retourne vivement, juste le temps de voir un rai de lumière disparaître. Elle ne veut plus sortir, hésite à prendre le repas du soir. Dans la chambre il fait froid, comme la nuit est venue nous fermons les volets. Blottis dos à dos, nous étudions. Elle, le guide de voyage, moi, la carte. Pour les prochains jours, la frontière entre l'Iran et la Turquie est fermée. Il va falloir décider si nous attendons ici ou si nous partons vers le lac de Van dont le guide vante l'eau d'un bleu turquoise « unique au monde ».

Chacun s'affaire : je glisse des pilules de désinfection dans l'eau de ma gourde, elle bande sa cheville endolorie, je graisse mes chaussures, elle recoud la fermeture de son soutien-gorge.

Vers sept heures, nous décidons de sortir à la recherche d'un restaurant. Passant dans le couloir, nous entendons le même « psssssst » plus insistant encore. Je me retourne. Cette fois la porte ne se referme pas. Un demi-visage me scrute, puis trois quarts de visage. Enfin la tête d'une femme. Je demande en anglais :

- Vous avez besoin de quelque chose ?
- Oh oui, s'il vous plaît.
- Vous avez besoin de quelque chose ?
- Est-ce que vous allez manger ?
- Vous cherchez un restaurant ?

– Oui, nous voudrions aller manger.

La porte s'ouvre, apparaît une jeune femme en pantalon, une touriste comme on en rencontre dans les bazars, achetant des bibelots avant de reprendre son avion. Du fond de la chambre, une deuxième jeune femme s'avance. Voyant que nous sommes aussi des étrangers :

– Nous n'avons pas encore mangé.

– Nous non plus.

– Pouvons-nous nous joindre à vous ?

– Allons-y ensemble.

Au patron de l'hôtel, nous demandons de nous indiquer un restaurant. Il propose de livrer un repas dans nos chambres, veut nous faire croire qu'il n'y a pas de restaurant ouvert le soir.

Durant la journée, à côté du marché, j'ai pourtant repéré une salle bien remplie. Nous décidons de nous y rendre. Rues désertes, mal éclairées, comme pour un couvre-feu. Nous retrouvons l'endroit. Vide. Un garçon nous propose de passer par la cuisine pour désigner du doigt les mets préparés. Et nous voici seuls dans la salle, à la lumière vacillante d'une lampe à pétrole. Deux Américaines apeurées en compagnie d'un couple d'Européens.

Les deux femmes racontent que depuis deux jours elles n'ont pas osé sortir, se sont fait servir dans leur chambre. Elles voulaient voir la montagne sacrée, l'ont vue. Un minibus les a ramenées jusqu'ici. Demain, enfin, un autre bus devrait les emmener à la capitale. Leur avion pour New York dans une semaine est devenu leur seul but. Au début, elles n'ont pas trop prêté attention aux regards insistants des hommes, mais, arrivées dans

cette ville de frontière, elles ont vécu à l'hôtel de drôles d'histoires. Pas question d'aller aux toilettes seules, et la nuit on frappe à leur porte une fois par heure. Hier matin, elles ont tenté une sortie du côté du marché, mais la foule des hommes jeunes et vieux qui les suivaient s'est faite si menaçante qu'elles ont dû rebrousser chemin.

- Et la nuit, ces cris horribles.
- Quels cris ?
- Vous entendrez, c'est épouvantable.
- Qui est-ce qui crie ?
- Vous ne dormirez pas.

Les plats sont excellents, quoique froids depuis longtemps. Au fur et à mesure du repas, les deux Américaines retrouvent le sourire. Elles racontent les villages qu'elles ont traversés en dehors de la grande route. Un paysage rude et beau, des maisons accrochées au flanc des collines depuis la nuit des temps. Elles ont été reçues avec bienveillance, elles ont mangé avec des femmes dont elles ne comprenaient ni la langue ni les mœurs. Une hospitalité du fond des âges. Personne jamais ne les a menacées, jusqu'à leur arrivée à la ville frontière où les camionneurs du monde entier imposent leur loi. La manière dont elles parlent des cris dans la nuit me laisse pourtant supposer qu'elles exagèrent, victimes de leur imagination.

Tandis que nous mangeons, trois routiers se sont assis à la table adjacente. Leurs regards brillent au fur et à mesure qu'ils vident toutes les bouteilles de bière qu'ils ont apportées. Ils lancent des remarques obscènes en direction de notre table. J'ai peur de ne pas faire le poids s'ils s'en prennent aux trois femmes que je suis censé protéger. À un certain moment, l'un d'eux vient

vers moi, il fait deux fois mon poids, me demande si je ne veux pas aller faire un tour pendant qu'il s'occupe de ces trois femmes.

Les deux Américaines ne comprennent pas la langue, heureusement. Mon amie s'énerve, renvoie le type à sa place. Il grogne, se retire. Les deux Américaines continuent de raconter leurs aventures. La prochaine fois, elles choisiront un pays plus accueillant.

Grâce à ma lampe de poche, retour à l'hôtel sans encombre. Un mendiant ne cesse de me tirer par la manche, je finis par lui lâcher une pièce. Nous convenons d'un code pour nous avertir d'une chambre à l'autre en cas de besoin.

Pour se changer les idées, elle lit *Noël à Hollywood*, tandis que je note ma journée sur mon livre de bord. C'est alors que commence, juste sous notre fenêtre, une longue plainte à peine humaine qui va s'amplifiant. Nous retenons notre souffle. Ça s'arrête :

- Qu'est-ce que c'était ?
- Aucune idée.

Quelques minutes plus tard, la plainte reprend, mais cette fois, elle va crescendo. Nous nous regardons inquiets. Je vais à la fenêtre, essaie d'ouvrir les volets, ce qui s'avère difficile, car ils risquent de tomber dans la rue. Enfin j'y parviens, mais dans la nuit noire je ne distingue que la masse du bâtiment d'en face où trois fenêtres isolées laissent passer un rayon de lumière entre les volets. La plainte semble venir de là. Elle s'amplifie, une deuxième voix s'y ajoute, hurlement désespéré. Et une troisième semble lui répondre, encore plus douloureuse. Je fixe de nouveau le volet, ferme la fenêtre.

- Les Américaines en avaient parlé.
- Elles non plus ne savaient pas ce que c'était.
- Je vais aller demander à la réception.
- Qu'est-ce qu'ils en savent?

Cette fois c'est un hurlement de douleur, un cri plus strident que tous les autres, qui n'en finit pas. Je décide d'aller me renseigner. De toute façon, impossible de dormir.

Le patron de l'hôtel doit avoir l'habitude qu'on lui pose cette question. À propos des hurlements? Il hausse les épaules, en appelle à son dieu, prend un air contrarié. Je finis par comprendre qu'il s'agit de l'hôpital de la ville. Selon lui, les médecins seraient à court de calmants. D'où ces souffrances qu'on ne peut apaiser.

- Oui, mais pourquoi la nuit?
- Parce qu'on opère la nuit.
- La nuit?
- Les chirurgiens arrivent le soir pour opérer.
- Et les cris?
- Plus d'anesthésiques.

Je ne comprends pas bien cet argument, mais remonte dans ma chambre pour donner les explications. Il était temps. En mon absence les trois femmes ont dû repousser des visites insistantes.

Tant bien que mal nous nous installons pour la nuit avec des boules de ouate dans les oreilles et de mauvais rêves à chasser. Plusieurs fois je suis réveillé par un cri de douleur plus aigu que les autres. Elle ne réussit pas à fermer l'œil.

Le lendemain à l'aube quand j'ouvre le volet, les cris des suppliciés ont cessé. Le bâtiment d'en face est gardé

ANATOLIE, ÉTÉ 1975

par deux soldats. Je traduis pour elle l'écriteau : Police militaire.

Sur une civière ensanglantée, deux jeunes recrues tondues évacuent sans ménagement une forme couchée. Au passage, le soldat de garde crache sur le visage du détenu qui reste inerte. On charge le corps sur un camion. Celui-là ne semble pas avoir survécu.

NICARAGUA, JUILLET 1979

Pendant tout le mois de juillet 1979 j'ai lu chaque jour les comptes rendus de la révolution au Nicaragua. Le dictateur Somoza s'était enfui, un immense espoir faisait frissonner l'Amérique centrale. J'avais 35 ans et une amie qui voulait aller y voir de plus près. Nous sommes partis fin juillet. Au retour, pour nos amis, nous avons rédigé ce compte rendu.

C'est drôle de traverser tout l'Atlantique en quelques heures. On a passé une demi-journée à Miami entre l'aéroport et le *downtown*. On ne savait pas qu'il y a deux millions de Cubains émigrés en Floride et qu'il y fait chaud et humide comme sous les tropiques. À lire le journal local, en espagnol, on se rend compte que c'est ici que se trouvent les émigrés d'Amérique latine les plus réactionnaires. C'était dimanche, centre-ville désert, sauf des désespérés et des marginaux de toutes couleurs. Chacun avec sa folie particulière, inquiétante.

Au guichet de Lanica, compagnie d'aviation de la famille Somoza, on était plusieurs à attendre un avion

qui ne vole plus depuis deux mois. Un des employés de l'aéroport nous a dit qu'ils étaient «trop occupés à faire la révolution pour voler». Il semble plutôt que Somoza ait emmené les avions dans ses valises et les ait revendus pour son propre compte.

On a trouvé un vol pour San José, la capitale du Costa Rica, de là on a pris un bus pour Managua, cinq heures jusqu'à la frontière du Nicaragua. Le Costa Rica a soutenu la lutte de libération des sandinistes, et ça nous plaisait bien d'arriver par ce chemin.

Du Costa Rica on n'a vu que la capitale d'un pays social-démocrate où la plupart des gens savent lire. Le bus jusqu'à la frontière ne traverse aucune ville. On était les seuls passagers au visage pâle, tous les autres étaient du Nicaragua et revenaient chez eux. Ils ont été deux cent mille à se réfugier au Costa Rica. À côté de nous, une fille de dix-sept ans rentrait à Esteli après s'être fait mettre un œil en verre, elle avait reçu un éclat pendant la guerre. Il y avait aussi un grand barbu macrobiotique avec douze valises qui, après deux ans d'exil au Costa Rica, se disait prêt à défendre la révolution les armes à la main.

Peñas Blancas, poste frontière, on a mis quatre heures pour le passer, mais on s'est bien amusés. La moyenne d'âge des douaniers et douanières devait être dix-huit ans. Tous et toutes sans uniforme, mais dans diverses tenues vert olive et sales, foulards rouge et noir, cheveux longs avec des couvre-chefs disparates : béret genre Che ou rouge vif, sombrero à la Sandino, matériel hétéroclite de surplus américains. Chacun au moins un fusil, des munitions à la ceinture, un voire deux pistolets. Aucune

arme pareille à l'autre. Même encombrante, personne ne veut la lâcher. Comme ils nous ont demandé ce que nous venions faire chez eux, nous avons dit que leur révolution nous intéressait. Alors ils nous ont mis à chacun un tampon dans le passeport FSLN¹, *Patria libre o morir*, ils ont fouillé les valises d'un air bonhomme, puis un gamin de dix ans a recueilli une taxe de passage.

Peñas Blancas est l'un des premiers postes occupés par le Frente Sur, le Front sud de la révolution. Les deux ponts d'accès sont coupés et les cahutes le long de la route sont criblées de balles. Le bus passe sur d'étroites planches. Du côté Nica, les champs sont moins cultivés que de l'autre, la guerre sans doute. On admire un cow-boy rattrapant sa vache au lasso.

On est arrivés vers six heures du soir à Managua, après quelques contrôles où un milicien monte par-devant dans le bus et ressort par-derrière, il faisait nuit. On était partis le samedi à cinq heures du matin de Zurich et maintenant, on était le mardi soir.

Tous les hôtels étaient détruits sauf l'*Intercontinental*, un monstre climatisé à cinquante dollars la nuit, à côté du bunker de Somoza. Notre hôtel, une baraque de planches, n'avait pas de nom, coûtait trois dollars pour deux au change officiel, deux dollars au noir. Dans le quartier une maison sur deux avait résisté. Ailleurs l'herbe a vite repoussé. Heureusement qu'il avait plu, il faisait un peu plus frais, autour de vingt-huit degrés. À part ça, une humidité moite, on n'arrivait pas à faire sécher une serviette de bain.

1. Front sandiniste de libération nationale.

À partir de dix-neuf heures, les rues ne sont plus sûres, tout le monde au lit et, vers vingt-trois heures, ça commence à mitrailler. La première nuit, on écoute pour essayer de deviner si les tirs se rapprochent ou s'éloignent et ce qui peut bien se passer. La deuxième nuit on s'est mis des boules dans les oreilles pour dormir en paix.

La ville de Managua? Pas de ville. Le centre? Plus de centre. Il devait faire quatre kilomètres sur quatre, mais depuis le tremblement de terre de 1972, pas une maison n'a été reconstruite, des broussailles partout, les centres commerciaux vides avec des inscriptions genre : « Les pillleurs seront justiciés », signé FSLN. Au marché oriental, ce n'est pas l'abondance. Des baraques de planches où s'étale un peu de nourriture. On vend des portes vitrées arrachées aux villas des collines, des téléviseurs dans leur emballage. Les restaurants? Tous fermés. Un cinéma climatisé passe *État de siège*, interdit pendant la dictature. Comme l'entrée est hors de prix, à un dollar et demi, il est désert. Tout le reste à l'avenant : pas d'eau courante dans les *barrios*, pas d'électricité, les bus et les taxis circulent tant bien que mal. Les soldats du FSLN les arrêtent dès qu'ils passent un axe principal. Pas de kiosque, les gamins vendent *Barricada*, journal du FSLN, mais bien plus souvent *La Prensa*, journal de la bourgeoisie ralliée. La seule littérature internationale en espagnol : *Perspectiva Mundial*.

À la radio, on a entendu qu'il y aurait une manif de tous les CDS (comités de défense sandiniste de quartier) de Managua qui convergeraient dans l'après-midi à la *Casa de Gobierno*, la maison du gouvernement. On y est allés. Cette maison est au milieu des herbes du centre.

Les pancartes des différents cortèges évoquaient contre-révolution et reconstruction. À cause des herbes on se serait cru à une manif à Flins, dans la campagne. Les banderoles étaient portées par les enfants et les femmes des différents *barrios*. À leur habillement, on voyait qu'ils n'avaient pas à manger chaque jour. Ça faisait du bien de voir le peuple dans la rue gueuler des slogans du fond du cœur. On les sentait passionnés, heureux. Tous et toutes sont arrivés devant la *Casa de Gobierno*. Seuls les premiers ont pu entrer dans le grand hall où la Junte au complet leur a fait des discours. Ceux qui étaient restés dehors entendaient les discours au haut-parleur, mais ne suivaient guère. Voir la Junte et la direction du Front dès le jour de notre arrivée à Managua nous a rassurés : le pouvoir est encore un peu dans la rue parce que la guerre n'est pas finie. À la Junte, ils ont tous des gueules sympathiques d'intellectuels. Sur le toit de la *Casa de Gobierno*, il y avait plein de *muchachos* en tenue de combat. Un sur deux semblait sortir d'un livre d'images de guérilleros, modèle années soixante. Vers la fin de l'après-midi, il s'est mis à pleuvoir, le peuple est rentré chez lui après avoir écouté la bonne parole. C'était ça qu'on était venus voir : des gens qui ont réussi à chasser le tyran, à renverser le système. On aurait dit réalisés les rêves de Mai 68.

Le même jour, on est allé faire un tour à l'Uni, un campus de maisonnettes de briques avec des peintures murales naïves du temps de la garde nationale. On y voit de la littérature marxiste et des appels aux étudiants pour qu'ils participent à l'alphabétisation. Du sérieux, pas d'ironie.

Le lendemain, on s'est fâchés en allant rendre visite à

nos compatriotes du CICR¹ qui sont là pour s'occuper des prisonniers politiques et pour distribuer des vivres. Ils nous ont invités dans leur villa, une maison de maître laissée par des Allemands qui ont fui, d'anciens nazis peut-être. On n'a même pas touché au repas, faut dire que nos interlocuteurs nous ont expliqué leur point de vue qui est que la dictature du Front n'est pas meilleure que celle de Somoza, car elle prépare l'arrivée des Russes par Cubains interposés. Et eux du CICR, ça ne les intéresse pas. À leurs yeux, même la *NZZ*, l'ultralibérale *Nouvelle Gazette de Zurich*, embellit la situation. On s'est quittés sans regrets.

En redescendant vers la ville, on a vu Edén Pastora au volant d'une vieille Mercedes décapotable. C'est lui qui a déclenché la révolution avec un petit groupe armé qui a pris en otage tout le parlement du dictateur. Les passants le saluent, il rend un signe amical de la main. On est content de le voir comme ça, tout seul, un play-boy souriant qui a fait quelque chose de courageux dans sa vie. Espérons qu'il ne soit jamais corrompu.

Le vendredi, on a décidé d'aller voir d'autres villes. D'abord Esteli, quatre heures de bus. On avait lu qu'elle avait été rasée par les bombardements aériens de Somoza dès la première insurrection de septembre 1978, puis en avril 1979, puis en juillet, il y a deux semaines. Sans parler des morts et des épidémies. C'est un bourg de quelques dizaines de milliers d'habitants avec des maisons à un étage et une rue principale construite en partie sur deux étages, la cathédrale

1. Comité international de la Croix-Rouge.

au milieu. Toutes les maisons ont des impacts de balles, un vrai gruyère, la majorité est détruite. Quelques magasins ont rouvert : vaisselle, habits, pharmacie, librairie. Sur la place centrale, ils nettoient et reconstruisent des murets, les quelques lampadaires sont repeints aux couleurs du Front. L'hôtel qu'on avait repéré était habité par des infirmières cubaines, on a fini par loger dans un bordel. Des types ivres, les seuls de ce genre qu'on ait vus, nous faisaient peur en tapant avec leur bouteille contre la fenêtre grillagée de la chambre.

À propos de prostitution, elle vient d'être interdite. Partout des petits drapeaux sandinistes sur les portes des maisons, et un grand sur la *Casa della Mujer*, la Maison de la femme. On avait l'impression que la ville dans son ensemble était du FSLN.

À Esteli on a écouté *Radio Liberación* et on est allés voir l'INRA, Institut nicaraguayen de réforme agraire. Le responsable est un Français resté ici après un stage de coopération. Ils sont en train de changer le personnel dirigeant des fermes d'État. Atmosphère fiévreuse jusque tard dans la nuit. Tous les dirigeants sont en civil mais portent un pistolet enfilé dans le pantalon près du nombril. Des paysans illettrés font la queue pour qu'on arrange leurs affaires. Ici ça sent la reconstruction, le grand chambardement. Pourtant ça gueule contre les maos ou supposés tels, c'est-à-dire ceux qui agissent pour que les mois chômés de juin et juillet soient payés aux ouvriers agricoles. Le salaire horaire minimal a été fixé par le gouvernement à deux cordobas cinquante, équivalent de vingt-cinq centimes suisses. Les gens de l'INRA prétendent que payer les salaires arriérés, c'est